

Synopsis de films de la programmation Collège au cinéma 2020-2021

En 6^{ème} / 5^{ème} :

- **Au premier trimestre :** Une entrée très attendue pour poursuivre notre investigation dans l'univers passionnant du cinéma d'animation : ***Chicken Run*** de Nick Park et Peter Lord

Ginger, poulette rebelle et ingénieuse, fait partie d'un élevage tenu d'une main de fer par un couple aussi cupide que stupide, les Tweedy. Contrairement à ses compagnes d'infortune, résignées à leur triste condition, elle multiplie, en vain hélas, les tentatives d'évasion. A chacun de ses retours forcés, monsieur Tweedy l'envoie au cachot, sans réussir toutefois à la décourager. Ginger est d'autant plus déterminée à s'échapper que madame Tweedy vient d'acquérir une machine diabolique, censée transformer directement ses volailles en tourtes. Un soir, alors qu'elle prie le ciel, celui-ci lui envoie la solution sous la forme d'un coq frimeur, prénommé Rocky et capable - apparemment - de voler...

En 1996, le studio britannique Aardman Animations décide de réaliser son tout premier long-métrage, lui qui n'avait alors que mis en scène des courts et moyen-métrages dont les plus connus étant basés sur les aventures de leurs personnages fétiches *Wallace et Gromit*. Nous retrouvons donc immédiatement **l'humour déjanté de Wallace et Gromit** avec ces personnages délurés, ces inventions toujours plus ingénieuses (dont le style est emprunté à Wallace par ailleurs) et bien entendu cette animation rare qu'est le stop-motion, véritable atout majeur du studio. Continuant de travailler avec de la pâte à modeler, Nick Park et Peter Lord ne cesse donc pas de nous émerveiller grâce à leur **magnifique animation**, résultat d'un long et minutieux travail de trois ans.

- **Au second trimestre :** ***Wadjda*** de Haifaa Al Mansour 2013 1h 37min

Wadjda a 10 ans et un caractère bien trempé. Pleine de vie, téméraire, elle peine à obéir aux principes rigides et conservateurs de sa famille, installée en banlieue de Riyad. Un jour, la petite fille découvre, au détour d'une rue, un vélo vert flamboyant à vendre. Dès ce moment, elle n'a plus qu'une obsession : acheter le vélo et s'en servir pour battre son ami Abdullah à la course. Wadjda ne parvient pourtant pas à convaincre sa mère, qui craint les qu'en-dira-t-on. La fillette, loin d'être dissuadée par les réticences de sa famille, décide alors de gagner l'argent nécessaire pour obtenir le fameux vélo...

A Riyad, l'histoire de Wadjda, douze ans, qui va tout faire pour s'acheter un vélo, bien que cette pratique - parmi tant d'autres - soit réservée aux hommes en Arabie Saoudite.

Dès ce pitch, on réalise que *Wadjda* est très finement écrit, le personnage utilisant les moyens d'un système théocratique pour les retourner contre lui et s'émanciper. Mais le film présente bien d'autres vertus. Il montre les rues d'une ville saoudienne, la vie d'une famille de la classe moyenne, la condition féminine, l'école, les mille stratégies par lesquelles se libèrent les jeunes filles, la coexistence entre traditions archaïques et modernité globalisée.

Topographiquement, sociologiquement, *Wadjda* est très précis, bourré d'informations pour nous qui n'avons jamais posé le pied au royaume des Saoud, et Al-Mansour ne faiblit pas pour capter notre attention. Les acteurs et actrices sont au diapason, emmenés par la petite Waad Mohammed, irrésistible de malice, héroïne de poche qui écoute du rock et brave tous les pouvoirs. *Wadjda* est le tout premier film saoudien de l'histoire. Son auteur n'est pas un Saoudien mais une Saoudienne, ce qui en redouble la singularité et la puissance séditeuse.

Mais le plus important, c'est que *Wadjda* est un excellent film. Pour l'Arabie Saoudite, mais plus encore pour la cause féminine et pour le cinéma, ce coup d'essai est un coup de maître.

- **Au troisième trimestre : *L'homme de Rio* de Philippe de Broca –France- 1964**

« *L'Homme de Rio* est le meilleur film d'aventures-divertissement-populaire-comédie-d'action jamais produit par le cinéma français. Un bijou, une merveille. On exagère ? Certes non. Le film ne serait pas ce qu'il est sans la fougue juvénile de Belmondo, héros idéal de cette BD qui voyage de Paris à Rio pour s'achever dans la forêt amazonienne. Mais Bébel ne serait pas non plus ce héros à la fois familier et athlétique si Françoise Dorléac — kidnappée par d'odieux trafiquants — ne lui imposait pas ce copieux programme de prouesses. Laquelle Françoise Dorléac est résolument irrésistible. Mais, rendons à César ce qui lui appartient, ces deux personnages ne seraient pas si séduisants, et si élégamment placés dans des situations rebondissantes, si les quatre auteurs du scénario n'avaient pas imaginé une histoire jubilairement abracadabrante et tintinophile. Histoire qui profite de la verve exceptionnelle de Philippe de Broca qui, ici, égale quelques-uns des maîtres hollywoodiens. » critique issue de *Télérama*

En 4^{ème} / 3^{ème} :

- **Au premier trimestre : *Moonrise kingdom* de Wes Anderson 2012 / 1h 34min / Comédie**

Dans les années 60, Suzy grandit entre ses trois petits frères et ses parents dans une vaste maison, sur une petite île perdue au large de la Nouvelle-Angleterre. Armée de ses jumelles, l'enfant, difficile, scrute le monde, observant en particulier les rencontres secrètes entre sa mère Laura et le capitaine Sharp, de la police locale. Le chef scout Ward dirige avec rigueur son camp d'été, à l'autre bout de l'île. Un petit mot et un trou dans la toile de tente lui apprennent que le jeune Sam Shatusky a pris la clef des champs. C'est là, à l'abri des regards, que Suzy et Sam se rejoignent. Amoureux depuis un an, ils ont planifié leur fugue par courrier. Ils tentent d'échapper aux scouts lancés à leur poursuite, alors qu'une tempête approche...

Moonrise Kingdom est le septième long métrage de Wes Anderson, figure emblématique du cinéma indépendant américain. Comme à son habitude, il nous propose une histoire qui frôle le surréalisme et une galerie de personnages décalés, à la fois drôles, mélancoliques et tourmentés, dans un monde à part.

Wes Anderson est un artisan. Le soin apporté à chaque plan, à chaque détail de ses films, est incroyable. La maison de Suzy par exemple qui ressemble à une maison de poupée, que l'on voit pour la première en plan de coupe. La caméra parcourt la maison en nous montrant chaque pièce, nous faisant ainsi découvrir les personnages et leurs objets fétiches, comme le tourne-disque de Lionel, les livres de Suzy ou le mégaphone de Mme Bishop.

Au-delà du soin apporté aux décors et aux costumes, chaque plan est soigneusement calculé. Un des éléments essentiels du cinéma de Wes Anderson est la symétrie intrinsèque à la plupart de ses plans, l'organisation de ceux-ci, et les mouvements de caméra qui déplacent l'attention du spectateur, s'éloignent ou se rapprochent, tel ce plan dans la séquence d'ouverture, dans lequel nous passons derrière la fenêtre et où la caméra s'éloigne au son de la musique d'Henry Purcell depuis les jumelles de Suzy jusqu'à une vue d'ensemble de l'île. Cette symétrie et ce travail sur les couleurs donnent lieu à des images mémorables et uniques comme celle du tourne-disque au bord de l'eau...

Mais ce n'est pas seulement dans son côté formel que *Moonrise Kingdom* vaut la peine d'être vu. Il nous parle aussi des premiers émois amoureux, de l'adolescence, de l'impression d'être incompris, de la famille. Il inverse les rôles, les enfants se comportant plus comme des adultes que les adultes eux-mêmes, désemparés, tristes et seuls. Ce sont les enfants qui prennent leur destin en main, se gèrent seuls – Sam, parfait khaki scout, toujours prêt – et redonnent espoir aux adultes dans une happy end tant attendue. *Moonrise Kingdom* est peut-être le film de Wes Anderson le plus touchant et le plus enthousiasmant par son énergie et sa confiance en une jeunesse qui croit en elle-même.

- **Au second trimestre : *Swagger* de Olivier Babinet /Documentaire 2016 / 1 h 24 min**

Swagger nous transporte dans la tête de onze enfants et adolescents aux personnalités surprenantes, qui grandissent au coeur des cités les plus défavorisées de France. Le film nous montre le monde à travers leurs regards singuliers et inattendus, leurs réflexions drôles et percutantes. En déployant une mosaïque de rencontres et en mélangeant les genres, jusqu'à la comédie musicale et la science-fiction, *Swagger* donne vie aux propos et aux fantasmes de ces enfants d'Aulnay et de Sevrans. Car, malgré les difficultés de leur vie, ils ont des rêves et de l'ambition. Et ça, personne ne leur enlèvera.

C'est un beau documentaire sur l'adolescence. Sur une certaine jeunesse d'aujourd'hui, celle qui vit en banlieue, celle qui a « le swag » et qui, comme les autres, s'interroge sur le monde qui l'entoure. Il y a Naïla, qui veut devenir architecte, Régis, qui rêve d'être styliste – et c'est vrai qu'il en impose, Régis, avec son sourire parfait, son imper et son nœud pap'.... Et puis il y a Paul, toujours en costard-cravate, très fort à la batterie, et qui aime danser. Naïla, Régis et Paul forment une sacrée bande, avec huit autres de leurs camarades du collège Claude-Debussy à Aulnay-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis. Olivier Babinet a choisi de les filmer et, surtout, de les laisser parler. Autant de témoignages parfois hilarants, parfois bouleversants, comme celui d'Aissatou et son sac à dos rose, qui se sent « *comme un fantôme* » dans ce collège et, trop émue, n'arrive pas à prononcer son prénom.

- **Au troisième trimestre : *Woman at war*** de Benedikt Erlingsson 2018 / 1h 41min / Comédie / Islande

Contre une usine d'aluminium qui pollue et enlaidit son Islande adorée, elle part en guerre, un arc à la main... Et, après avoir dézingué des lignes à haute tension, elle change de tenue et réapparaît en professeur de chant ! Le point d'exclamation s'impose pour décrire *Woman at war*, incroyable film qui tient de la comédie comme de la fable philosophique, d'emblée séduisant mais volontiers déroutant. En plus d'avoir deux vies, l'une très aventureuse et l'autre très sage, la guerrière Halla a en effet une sœur jumelle, Asa, avec qui on la confond forcément car elle est interprétée par la même actrice, la stupéfiante Halldóra Geirharðsdóttir.

Le réalisateur Benedikt Erlingsson fait tout pour étonner le spectateur. Avec une liberté de rebelle, il multiplie les idées excentriques (comme cet orchestre qu'on voit régulièrement jouer la musique du film au beau milieu du plan) dans un divertissement généreux, rassembleur. Un mélange à l'image de Halla, activiste radicale côté pile et amusante Fantômette côté face. Si elle semble parfois un peu irréaliste, comme une version décalée du superhéros chargé de sauver la planète, elle apparaît très physique dans une scène impressionnante qui la montre creusant la terre et plongeant dans l'eau glacée, pour échapper à la police. Et si le discours sur l'écologie semble un temps dépassé par la fantaisie omniprésente, il revient en force dans la scène finale, sur fond de changement climatique. Cette manière à la fois très réfléchi et très joueuse de faire du cinéma a un charme fou.

En vous remerciant pour votre investissement dans « Collège au cinéma »

Emmanuel Devillers
Coordinateur Vienne Collège au cinéma
Responsable du secteur Cinéma-Audiovisuel pour l'académie de Poitiers